

PROMENADES

DANS ROME

MONTEROSI (vingt-cinq milles de Rome), 3 août 1827. — Les personnes avec qui je vais à Rome disent qu'il faut voir Saint-Pétersbourg au mois de janvier et l'Italie en été. L'hiver est partout comme la vieillesse. Elle peut abonder en précautions et ressources contre le mal, mais c'est toujours un mal; et qui n'aura vu qu'en hiver le pays de la volupté en aura toujours une idée bien imparfaite.

De Paris, en traversant le plus vilain pays du monde que les nigauds appellent la belle France, nous sommes venus à Bâle, de Bâle au Simplon. Nous avons désiré cent fois que les habitants de la Suisse parlassent arabe. Leur amour exclusif pour les *écus neufs* et pour le service de France, où l'on est bien payé, nous gâtait leur pays. Que dire du lac Majeur, des îles Borromées, du lac de Como, sinon plaindre les gens qui n'en sont pas fous?

Nous avons traversé rapidement Milan, Parme, Bologne; en six heures on peut apercevoir les beautés de ces villes. Là ont

commencé mes fonctions de cicerone. Deux matinées ont suffi pour Florence, trois heures pour le lac de Trasimène, sur lequel nous nous sommes embarqués, et enfin nous voici à huit lieues de Rome, vingt-deux jours après avoir quitté Paris; nous eussions pu faire ce trajet en douze ou quinze. La poste italienne nous a fort bien servis; nous avons voyagé commodément avec un landau léger et une calèche, sept maîtres et un domestique. Deux autres domestiques viennent par la diligence de Milan à Rome.

Le projet des dames avec lesquelles je voyage est de passer une année à Rome; ce sera comme notre quartier général. De là, par des excursions, nous verrons Naples, et toute l'Italie au delà de Florence et des Apennins. Nous sommes assez nombreux pour former une petite société pour les soirées qui, dans les voyages, sont le moment pénible. D'ailleurs, nous chercherons à être admis dans les salons romains.

Nous espérons y trouver les mœurs italiennes, que l'imitation de Paris a un peu altérées à Milan et même à Florence. Nous voulons connaître les habitudes sociales, au moyen desquelles les habitants de Rome et de Naples cherchent le bonheur de tous les jours. Sans doute notre société de Paris vaut mieux; mais nous voyageons pour voir des choses nouvelles, non pas des peuplades barbares comme le curieux intrépide qui pénètre dans les montagnes du Thibet, ou qui va débarquer aux îles de la mer du Sud. Nous cherchons des nuances plus délicates; nous voulons voir des manières d'agir plus rapprochées de notre civilisation perfectionnée. Par exemple, un homme bien élevé, et qui a cent mille francs de rente, comment vit-il à Rome ou à Naples? Un jeune ménage qui n'a que le quart de cette somme à dépenser, comment passe-t-il ses soirées?

Pour m'acquitter avec un peu de dignité de mes fonctions

de cicerone, j'indique les choses curieuses; mais je me suis réservé très-expressément le droit de ne point exprimer mon avis. Ce n'est qu'à la fin de notre séjour à Rome que je proposerai à mes amis de voir un peu sérieusement certains objets d'art dont il est difficile d'apercevoir le mérite quand on a passé sa vie au milieu des jolies maisons de la rue des Mathurins et des lithographies coloriées. Je hasarde, en tremblant, le premier de mes blasphèmes: ce sont les tableaux que l'on voit à Paris qui empêchent d'admirer les fresques de Rome. J'écris ici de petites remarques tout à fait personnelles, et non point les idées des personnes aimables avec lesquelles j'ai le bonheur de voyager.

Je suivrai cependant l'ordre que nous avons adopté; car, avec un peu d'ordre, on se reconnaît bien vite au milieu du nombre immense de choses curieuses que renferme la ville éternelle. Chacun de nous a placé les titres suivants à la tête de six pages de son carnet de voyage:

1° Les ruines de l'antiquité: le Colysée, le Panthéon, les arcs de triomphe, etc.;

2° Les chefs-d'œuvre de la peinture: les fresques de Raphaël, de Michel-Ange et d'Annibal Carrache (Rome a peu d'ouvrages des deux autres grands peintres, le Corrège et le Titien);

3° Les chefs-d'œuvre de l'architecture moderne: Saint-Pierre, le palais Farnèse, etc.;

4° Les statues antiques: l'*Apollon*, le *Laocoon*, que nous avons vus à Paris;

5° Les chefs-d'œuvre des deux sculpteurs modernes: Michel-Ange et Canova; le *Moïse* à San Pietro in Vincoli, et le tombeau du pape Rezzonico dans Saint-Pierre;

6° Le gouvernement, et les mœurs qui en sont la conséquence.

Le souverain de ce pays jouit du pouvoir politique le plus absolu, et en même temps il dirige ses sujets dans l'affaire la plus importante de leur vie, celle du salut.

Ce souverain n'a point été prince durant sa jeunesse. Pendant les cinquante premières années de sa vie, il a fait la cour à des personnages plus puissants que lui. En général, il n'arrive aux affaires qu'au moment où ailleurs on les quitte, vers soixante-dix ans.

Un courtisan du *pape* a toujours l'espoir de remplacer son maître, circonstance que l'on n'observe pas dans les autres cours. Un courtisan, à Rome, ne cherche pas seulement à plaire au pape, comme un chambellan allemand veut plaire à son prince, il désire encore obtenir sa bénédiction. Par une *indulgence in articulo mortis*, le souverain de Rome peut faire le bonheur éternel de son chambellan; cela n'est point une plaisanterie. Les Romains du dix-neuvième siècle ne sont pas des mécréants comme nous; ils peuvent avoir des doutes sur la religion dans leur jeunesse; mais on trouverait à Rome fort peu de déistes. Il y en avait beaucoup avant Luther, et même des athées. Depuis ce grand homme, les papes, ayant eu peur, ont veillé sérieusement sur l'éducation. Le peuple de la campagne est tellement imbu de catholicisme, qu'à ses yeux rien dans la nature ne se fait sans miracle.

La grêle a toujours pour but de punir un voisin qui a négligé de parer de fleurs la croix qui est au coin de son champ. Une inondation est un avertissement d'en haut, destiné à remettre dans la bonne voie tout un pays. Une jeune fille meurt-elle de la fièvre au mois d'août, c'est un châtement de ses galanteries. Le curé a soin de le dire à chacun de ses paroissiens.

Cette superstition profonde des gens de la campagne se communique aux classes élevées, par les nourrices, les bonnes, les domestiques de toute espèce. Un jeune *marchesino* romain

de seize ans est le plus timide des hommes¹, et n'ose parler qu'aux domestiques de la maison; il est beaucoup plus imbécile que son voisin le cordonnier ou le marchand d'estampes.

Le peuple de Rome, témoin de tous les ridicules des cardinaux et autres grands seigneurs de la cour du pape, a une piété beaucoup plus éclairée; toute espèce d'*affectation* est bien vite affublée d'un sonnet satirique².

Le pape exerce donc deux pouvoirs fort différents; il peut faire, comme prêtre, le bonheur éternel de l'homme qu'il fait *assommer* comme roi³. La peur que Luther fit aux papes du seizième siècle a été si forte, que si les États de l'Église formaient une île éloignée de tout continent, nous y verrions le peuple réduit à cet état de vasselage moral dont l'antique Égypte et l'Étrurie ont laissé le souvenir, et que de nos jours on peut observer en Autriche. Les guerres du dix-huitième siècle ont empêché l'abrutissement du paysan italien.

Par un hasard heureux, les papes qui ont régné depuis 1700 ont été des hommes de mérite. Aucun État d'Europe ne peut présenter une liste semblable pour ces cent vingt-neuf ans. On ne saurait trop louer les bonnes intentions, la modération, la raison et même les talents qui ont paru sur le trône pendant cette époque.

Le pape n'a qu'un seul ministre, *il segretario di stato*, qui,

¹ Voir l'*Ajo nell'imbarazzo*, comédie fort gaie du comte Giraud. Les arrangeurs qui nous l'ont fait connaître à Paris ont eu peur de nos mœurs qui sont collet monté, ils ont remplacé la gaieté par des mots fins.

² Voir le sonnet sur les cardinaux nommés en dernier lieu; dix personnes sont peintes en seize vers.

³ Histoire de ce pauvre jeune homme qui a été *mazzolato* à la porte del Popolo, en 1825. Il était innocent. Détails de l'exécution de Béatrix Cenci, en 1599; bonté de Clément VIII, qui régnait alors; anxiété de ce pape pour lui conférer une absolution juste au moment nécessaire.

presque toujours, jouit de l'autorité d'un premier ministre. Pendant les cent vingt-neuf années qui viennent de s'écouler, un seul *segretario di stato* a été décidément mauvais, le cardinal Coscia, sous Benoît XIII, et encore a-t-il passé neuf ans en prison au château Saint-Ange.

Il ne faut jamais demander de l'héroïsme à un gouvernement. Rome redoute avant tout l'esprit d'examen, qui peut conduire au protestantisme; aussi l'art de penser y a-t-il toujours été découragé et au besoin persécuté. Depuis 1700 Rome a produit plusieurs bons antiquaires; le dernier en date, Quirino Visconti, est connu de toute l'Europe et mérite sa célébrité. A mon gré, c'est un homme unique. Deux grands poètes ont paru en ce pays : Métastase, auquel nous ne rendons pas justice en France, et, de nos jours, Vincenzo Monti (l'auteur de la *Basigliana*), mort à Milan en octobre 1828. Leurs œuvres peignent bien leurs siècles. Ils étaient fort pieux tous les deux.

La carrière de l'ambition n'est pas ouverte aux laïques. Rome a des princes, mais leurs noms ne se trouvent pas dans l'almanach royal du pays (*le Notizie* de Cracas); ou, s'ils s'y glissent, c'est pour quelque fonction de bienfaisance gratuite et sans pouvoir, comme celles qui furent ôtées à M. le duc de Liancourt par le ministre Corbière. Si le gouvernement représentatif n'amenait pas à sa suite l'esprit d'examen et la liberté de la presse, quelque pape honnête homme, comme Ganganelli ou Lambertini, donnerait à ses peuples une chambre unique chargée de voter le budget.

Il faudrait alors des talents pour être *tesoriere*, c'est le nom du ministre des finances. Cette chambre pourrait être composée de dix députés des villes, de vingt princes romains et de tous les cardinaux. Autrefois ces messieurs étaient les conseillers du pape.

On peut craindre ici une guerre civile et fort cruelle, aussitôt que les dix-neuf millions d'Italiens verront l'Autriche, qui est leur Croquemitaine, engagée dans quelque guerre de longue durée; alors les deux partis tourneront les yeux vers le roi de France.

Rome est un État despotique; mais les emplois sont à vie, et l'on ne destitue personne. Sous Léon XII, le carbonarisme et M. de Metternich ont tout changé. La terreur règne à Ravenne et à Forli. Les hommes les plus distingués sont en prison ou en fuite. Florence est l'oasis où tous les pauvres persécutés d'Italie cherchent un asile. Ceux qui manquent tout à fait d'argent vont vivre en Corse.

Il y a deux façons de voir Rome : on peut observer tout ce qu'il y a de curieux dans un quartier, et puis passer à un autre;

Ou bien courir chaque matin après le genre de beauté auquel on se trouve sensible en se levant. C'est ce dernier parti que nous prendrons. Comme de vrais philosophes, chaque jour nous ferons ce qui nous semblera le plus agréable ce jour-là; *quam minimum credula postero*.

ROME, 5 août 1827. — C'est pour la sixième fois que j'entre dans la *ville éternelle*, et pourtant mon cœur est profondément agité. C'est un usage immémorial parmi les gens affectés d'être ému en arrivant à Rome, et j'ai presque honte de ce que je viens d'écrire.

9 août. — Notre projet étant de passer ici plusieurs mois, nous avons perdu quelques jours à courir, comme des enfants, à tout ce qui nous semblait curieux. Ma première visite, en arrivant, fut pour le Colysée, mes amis allèrent à Saint-Pierre; le lendemain nous parcourûmes le Musée et les *stanze* (ou chambres) de Raphaël au Vatican. Effrayés du nombre de

choses à noms célèbres devant lesquelles nous passions, nous nous enfûmes du Vatican; le plaisir qu'il nous offrait était trop sérieux. Aujourd'hui, pour voir la ville de Rome et le tombeau du Tasse, nous sommes montés à Saint-Onuphre : vue magnifique; de là nous avons aperçu de l'autre côté de Rome le palais de Monte-Cavallo, nous y sommes allés. Les grands noms de Sainte-Marie-Majeure et de Saint-Jean-de-Latran nous ont ensuite attirés. Hier, jour de pluie, nous avons vu les galeries Borghèse, Doria, et les statues du Capitole. Malgré l'extrême chaleur, nous sommes toujours en mouvement, nous sommes comme affamés de tout voir, et rentrons, chaque soir, horriblement fatigués.

10 août. — Sortis de chez nous, ce matin, pour voir un monument célèbre, nous avons été arrêtés en route par une belle ruine, et ensuite par l'aspect d'un joli palais où nous sommes montés. Nous avons fini par errer presque à l'aventure. Nous avons goûté le bonheur d'être à Rome en toute liberté, et sans songer au devoir de voir.

La chaleur est extrême; nous montons en voiture de bon matin; vers les dix heures, nous nous réfugions dans quelque église, où nous trouvons de la fraîcheur et de l'obscurité. Assis en silence sur quelque banc de bois à dossier, la tête renversée et appuyée sur ce dossier, notre âme semble se dégager de tous ses liens terrestres, comme pour voir le *beau face* à face. Aujourd'hui nous nous sommes réfugiés à Saint-André della Valle, vis-à-vis les fresques du Dominiquin; hier ce fut à Sainte-Praxède.

12 août. — Cette première folie s'est un peu calmée. Nous désirons voir les monuments d'une façon complète. C'est ainsi, maintenant, qu'ils nous feront le plus de plaisir. Demain

matin nous allons au Colysée, et ne le quitterons qu'après avoir examiné tout ce qu'il y faut voir.

13 août. — Le 3 août nous traversâmes ces campagnes désertes, et cette solitude immense qui s'étend autour de Rome à plusieurs lieues de distance. L'aspect du pays est magnifique; ce n'est point une plaine plate; la végétation y est vigoureuse. La plupart des points de vue sont dominés par quelque reste d'aqueduc ou quelque tombeau en ruines qui impriment à cette campagne de Rome un caractère de grandeur dont rien n'approche. Les beautés de l'art redoublent l'effet des beautés de la nature et préviennent la satiété, qui est le grand défaut du plaisir de voir des paysages. Souvent, en Suisse, un instant après l'admiration la plus vive, il se trouve qu'on s'ennuie. Ici l'âme est préoccupée de ce grand peuple qui maintenant n'est plus. Tantôt on est comme effrayé de sa puissance, on le voit qui ravage la terre; tantôt on a pitié de ses misères et de sa longue décadence. Pendant cette rêverie, les chevaux ont fait un quart de lieue; on a tourné un des plis du terrain; l'aspect du pays à changé, et l'âme revient à admirer les plus sublimes paysages que présente l'Italie. *Salve magna parens rerum.*

Le 3 août nous n'avions pas le loisir de nous livrer à ces sentiments, nous étions troublés par la coupole de Saint-Pierre qui s'élevait à l'horizon; nous tremblions de n'arriver à Rome qu'à la nuit. Je parlai aux postillons, de pauvres diables fiévreux, jaunes et à demi morts; la vue d'un écu les fit sortir de leur torpeur. Enfin, comme le soleil se couchait derrière le dôme de Saint-Pierre, ils s'arrêtèrent dans la via Condotti, et nous proposèrent de descendre chez Franz, près la place d'Espagne. Mes amis prirent un logement sur cette place; là nichent tous les étrangers.

La vue de tant de fats ennuyés m'eût gâté Rome. Je cherchai des yeux une fenêtre de laquelle ou dominât la ville. J'étais au pied du Pincio; je montai l'immense escalier de la Trinità de' Monti, que Louis XVIII vient de faire restaurer avec magnificence, et je pris un logement dans la maison habitée jadis par Salvator Rosa, via Gregoriana. De la table où j'écris je vois les trois quarts de Rome; et, en face moi, de l'autre côté de la ville, s'élève majestueusement la coupole de Saint-Pierre. Le soir, lorsque le soleil se couche, je l'aperçois à travers les fenêtres de Saint-Pierre, et, une demi-heure après, ce dôme admirable se dessine sur cette teinte si pure d'un crépuscule orangé surmonté au haut du ciel de quelque étoile qui commence à paraître.

Rien sur la terre ne peut être comparé à cela. L'âme est attendrie et élevée, une félicité tranquille la pénètre tout entière. Mais il me semble que, pour être à la hauteur de ces sensations, il faut aimer et connaître Rome depuis longtemps. Un jeune homme qui n'a jamais rencontré le malheur ne les comprendrait pas.

Le soir du 3 août j'étais si troublé, que je ne sus pas faire mon marché, et je paye mes deux chambres de la via Gregoriana beaucoup au delà de leur valeur. Mais en un tel moment comment s'occuper de soins si petits? Le soleil allait se coucher, et je n'avais plus que quelques instants; je me hâtai de conclure, et une calèche ouverte (ce sont les fiacres du pays) me conduisit rapidement au Colysée. C'est la plus belle des ruines, là respire toute la majesté de Rome antique. Les souvenirs de Tite-Live remplissaient mon âme; je voyais paraître Fabius Maximus, Publicola, Menenius Agrippa. Il est d'autres églises que Saint-Pierre: j'ai vu Saint-Paul de Londres, la cathédrale de Strasbourg, le dôme de Milan, Sainte-Justine de Padoue; jamais je n'ai rien rencontré de comparable au Colysée.

15 août. — Mon hôte a placé des fleurs devant un petit buste de Napoléon qui est dans ma chambre. Mes amis gardent définitivement leurs logements sur la place d'Espagne, à côté de l'escalier qui monte à la Trinità de' Monti.

Supposez deux voyageurs bien élevés, courant le monde ensemble; chacun d'eux se fait un plaisir de sacrifier à l'autre ses petits projets de chaque jour; et, à la fin du voyage, il se trouve qu'ils se sont constamment gênés.

Est-on plusieurs, veut-on voir une ville, on peut convenir d'une heure le matin, pour partir ensemble. On n'attend personne; on suppose que les absents ont des raisons pour passer cette matinée seuls.

En route, il est entendu que celui qui met une épingle au collet de son habit devient invisible; on ne lui parle plus. Enfin, chacun de nous pourra, sans manquer à la politesse, faire des courses seul en Italie, et même retourner en France; c'est là notre charte écrite et signée, ce matin au Colysée, au troisième étage des portiques, sur le fauteuil de bois placé là par un Anglais. Au moyen de cette charte, nous espérons nous aimer autant au retour d'Italie qu'en y allant.

Un de mes compagnons a beaucoup de sagesse, de bonté, d'indulgence, de douce gaieté; c'est le caractère allemand. Il a de plus une raison ferme et profonde qui ne se laisse éblouir par rien; mais quelquefois il oubliera pendant un mois d'employer cette raison supérieure. Dans la vie de tous les jours, on dirait un enfant. Nous l'appelons Frédéric: il a quarante-six ans.

Paul n'en a pas trente. C'est un fort joli homme, et d'infinitement d'esprit, qui aime les saillies, les oppositions, le cliquetis rapide de la conversation. Je crois qu'à ses yeux le premier livre du monde, ce sont les Mémoires de Beaumarchais. Il est impossible d'être plus amusant et meilleur. Les plus

grands malheurs glisseraient sur lui sans lui faire froncer le sourcil. Il ne pense pas plus à l'année qui vient qu'à celle qui passa il y a cent ans. Il veut connaître ces beaux-arts dont on lui a tant parlé. Mais je suppose qu'il les sent comme Voltaire.

Je ne sais si je nommerai de nouveau Paul et Frédéric dans la suite de ces notes. Ils les ont eues chez eux pendant plus d'un mois. Je ne sais s'ils sont allés jusqu'au bout, mais ils ont trouvé leurs portraits ressemblants. Il y a deux autres voyageurs d'un tour d'esprit assez sérieux, et trois femmes, dont l'une comprend la musique de Mozart. Je suis bien sûr qu'elle aimera le Corrège. Raphaël et Mozart ont cette ressemblance : chaque figure de Raphaël, comme chaque air de Mozart, est à la fois dramatique et agréable. Le personnage de Raphaël a tant de grâce et de beauté, qu'on trouve un vif plaisir à le regarder en particulier, et cependant il sert admirablement au drame. C'est la pierre d'une voûte, que vous ne pouvez ôter sans nuire à la solidité.

Je dirais aux voyageurs : En arrivant à Rome, ne vous laissez empoisonner par aucun avis ; n'achetez aucun livre, l'époque de la curiosité et de la science ne remplacera que trop tôt celle des émotions ; logez-vous via Gregoriana, ou, du moins, au troisième étage de quelque maison de la place de Venise, au bout du Corso ; fuyez la vue et encore plus le contact des curieux. Si, en courant les monuments pendant vos matinées, vous avez le courage d'arriver jusqu'à l'ennui par manque de société, fussiez-vous l'être le plus éteint par la petite vanité de salon, vous finirez par sentir les arts.

Au moment de l'entrée dans Rome, montez en calèche, et, suivant que vous vous sentirez disposé à sentir le beau inculte et terrible, ou le beau joli et arrangé, faites-vous conduire au Colysée ou à Saint-Pierre. Vous n'y arriveriez jamais si vous partiez à pied, à cause des choses curieuses rencon-

trées sur la route. Vous n'avez besoin d'aucun itinéraire, d'aucun cicerone. En cinq ou six matinées, votre cocher vous fera faire les douze courses que je vais indiquer.

1° Le Colysée ou Saint-Pierre.

2° Les loges et les salles de Raphaël au Vatican.

3° Le Panthéon, et ensuite les onze colonnes, restes de la basilique d'Antonin le Pieux, desquelles Fontana fit, en 1695, l'hôtel de la Douane de terre. C'est là qu'on vous conduit en arrivant à Rome, si votre consul ne vous a pas envoyé une dispense à Florence. Là on s'ennuie et l'on prend de l'humeur pendant trois heures.

Une fois, j'ai déserté le *vetturino* en lui laissant mes clefs, et suis entré dans Rome comme un promeneur, par la porta Pia. Il faut suivre le chemin en dehors des murs, à gauche de la porte del Popolo, le long du Muro torto.

4° L'atelier de Canova, et les principales statues de ce grand homme dispersées dans les églises et dans les palais : *Hercule lançant Lycas à la mer*, dans le joli palais de M. le banquier Torlonia, duc de Bracciano, sur la place de Venise, au bout du Corso ; le tombeau de Ganganelli aux Saints-Apôtres ; les tombeaux du pape Rezzonico et des Stuarts à Saint-Pierre, la statue de Pie VI devant le maître-autel. Il faut s'accoutumer à ne regarder dans une église que ce qu'on y est venu chercher.

5° Le *Moïse* de Michel-Ange à San-Pietro in Vincoli ; le *Christ* de la Minerve ; la *Pietà* à Saint-Pierre, première chapelle à droite en entrant. Vous trouverez tout cela fort laid, et serez étonné de l'honorable mention que j'en fais ici.

6° La basilique de Saint-Paul, à deux milles de Rome, du côté d'Ostie. Remarquez, près de la porte de la ville, en sortant, la pyramide de Cestius. Ce Cestius fut un financier comme le président Hénaut. Il vivait sous Auguste.

7° Les ruines des Thermes de Caracalla, et, en revenant, l'église de San-Stefano Rotondo; la colonne Trajane et les restes de la basilique découverte à ses pieds en 1811.

8° La Farnesina, près du Tibre, rive droite, côté étrusque. Là se trouvent les aventures de Psyché, peintes à fresque par Raphaël. Allez voir la galerie d'Annibal Carrache, au palais Farnèse, et l'*Aurore* du Guide, au palais Rospigliosi, place de Monte-Cavallo.

Tout près de là, l'église de Sainte-Marie-des-Anges, par Michel-Ange : architecture sublime. La statue de Sainte-Thérèse à Santa-Maria della Vittoria, et, en revenant, la jolie petite église appelée le Noviciat des Jésuites.

9° La villa Madama, à mi-coteau, sur le monte Mario. C'est une des plus jolies choses que Raphaël ait faites en architecture. Voyez, au retour, la villa di Papa Giulio, à une demi-lieue hors de Rome, près la porte del Popolo. Allez voir à côté le paysage de l'Acqua Acetosa. Le roi de Bavière y a fait placer un banc.

10° Les galeries Borghèse, Doria, Sciarra, et la galerie pontificale, au troisième étage du Vatican.

11° Si vous vous sentez disposé à voir des statues, faites-vous conduire au Musée Pio Clementin (au Vatican) ou aux salles du Capitole. Les pauvres têtes qui ont le pouvoir ne font ouvrir ces musées qu'une fois la semaine; cependant, si le peuple de Rome peut payer les impôts et voir un écu, c'est parce qu'un étranger a pris la peine de le lui apporter.

Il est impossible qu'une de ces choses-là ne vous plaise pas infiniment.

Allez revoir ce qui vous aura touché, cherchez les choses semblables. C'est la porte que la nature vous ouvre pour vous faire pénétrer dans le temple des beaux-arts. Voilà tout le secret du talent du cicérone.

Rome, 16 août. — Le Colysée offre trois ou quatre points de vue tout à fait différents. Le plus beau peut-être est celui qui se présente au curieux lorsqu'il est dans l'arène où combattaient les gladiateurs, et qu'il voit ces ruines immenses s'élever tout autour de lui. Ce qui m'en touche le plus, c'est ce ciel d'un bleu si pur que l'on aperçoit à travers les fenêtres du haut de l'édifice vers le nord.

Il faut être seul dans le Colysée; souvent vous serez gêné par les murmures pieux des dévots qui, par troupes de quinze ou vingt, font les stations du Calvaire, ou par un capucin qui, depuis Benoît XIV, qui restaura cet édifice, vient prêcher ici le vendredi. Tous les jours, excepté au moment de la s'este ou le dimanche, vous rencontrez des maçons servis par des galériens; car il faut toujours réparer quelque coin de ruines qui s'écroule. Mais cette vue singulière finit par ne pas nuire à la rêverie.

On monte dans les couloirs des étages supérieurs par des escaliers assez bien réparés. Mais, si l'on n'a pas de guide (et à Rome tout cicérone tue le plaisir), on est exposé à passer sur des voûtes bien amincies par les pluies et qui peuvent s'écrouler. Parvenu au plus haut étage des ruines, toujours du côté du nord, on aperçoit vis-à-vis de soi, derrière de grands arbres et presque à la même hauteur, San-Pietro in Vincoli, église célèbre par le tombeau de Jules II et le *Moïse* de Michel-Ange.

Au midi, le regard passe par-dessus les ruines de l'amphithéâtre, qui, de ce côté, sont beaucoup plus basses, et va s'arrêter au loin dans la plaine, sur cette sublime basilique de Saint-Paul, incendiée dans la nuit du 15 au 16 juillet 1823. Elle est à demi cachée par de longues files de cyprès. Cette église fut bâtie au lieu même où l'on enterra, après son martyre, l'homme dont la parole a créé ce fleuve immense qui,